

## LES NOCES DE CANA.

Trois jours après on faisait des noces à Cana de Galilée , et la mère de Jésus était là.

Et Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples.

Et le vin étant venu à manquer , la mère de Jésus lui dit : ils n'ont point de vin.

Mais Jésus lui répondit : femme ! qu'y a-t-il entre toi et moi ? mon heure n'est pas encore venue.

Sa mère dit aux serviteurs : faites tout ce qu'il vous dira.

Or, il y avait là six vaisseaux de pierre, mis selon l'usage de la purification des Juifs, qui tenaient chacun deux ou trois mesures. Et Jésus leur dit : remplissez d'eau ces vaisseaux ; et ils les remplirent jusqu'en haut.

Puis il leur dit : puisez-en maintenant et portez-en au chef de la table ; et ils lui en portèrent. Quand le chef de la table eut goûté l'eau qui avait été changée en vin ( or, il ne savait pas d'où cela venait, mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient bien), il s'adressa à l'époux et lui dit : tout homme sert d'abord le bon vin, et ensuite le moindre, après qu'on a beaucoup bu ; mais toi tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant.

Jésus fit ce premier miracle à Cana de Galilée, et il manifesta sa gloire ; et ses disciples crurent en lui.

( JEAN, II, 4-11. — Lire le chapitre entier. )

Plus j'avance dans la carrière pastorale, plus je me sens porté vers ce genre de prédication qui consiste à développer ligne après ligne la parole de Dieu, sans chercher un autre ordre pour mes idées que celui qui a été choisi par le Saint-Esprit lui-même. L'homme paraît moins dans cette prédication-là, mais Dieu y paraît davantage; elle se prête moins aux développements oratoires, mais davantage aux développements spirituels, aux applications pratiques. Nous sommes bien plus sûrs, en l'employant, de prêcher d'une manière scripturaire, et de ne pas substituer nos propres pensées à celles de Dieu; nous sommes plus sûrs aussi de ne rien négliger dans les enseignements révélés, de ne pas laisser dans l'ombre tel précepte ou telle doctrine, vers lesquels nous ne serions peut-être pas portés par notre penchant naturel. Enfin, sous le rapport même de l'intérêt proprement dit, il me semble que nos auditeurs n'ont rien à perdre à une telle prédication. Suivre pas à pas la parole de Dieu, c'est le meilleur moyen de jeter dans nos discours cette variété qui est un des éléments essentiels de l'intérêt. Les prédicateurs emploient un temps considérable à des efforts, souvent sans résultat, pour varier la forme et le fond de leurs discours. Ils s'épargneraient ce long travail et ce temps perdu, s'ils voulaient se borner à développer simplement la parole de Dieu; car rien n'est plus admirablement varié, rien n'est plus riche d'idées, de formes, de

couleurs diverses, que les enseignements des livres saints.

Aussi, mes frères, je viens aujourd'hui, comme je l'ai déjà fait plus d'une fois, et comme je le ferai souvent à l'avenir, vous apporter non un discours dans les règles, mais une simple paraphrase de quelques versets de l'Écriture. Il s'agit d'un des traits les plus intéressants de la vie du sauveur, du premier miracle par lequel il manifesta sa gloire, celui qu'il accomplit aux noces de Cana.

Le chapitre que nous venons de lire contient le récit de deux miracles — car l'expulsion des vendeurs du temple est un vrai miracle — par lesquels le sauveur, au moment d'entrer dans son ministère de messie, semble avoir voulu en marquer le caractère. Ce caractère a deux traits principaux : il réunit la sainteté et la bonté. Le côté saint du ministère de Jésus-Christ est représenté par l'expulsion des vendeurs du temple. Par cet acte de rigueur envers ceux qui profanaient la maison de Dieu, Jésus témoignait hautement qu'il était venu pour purifier le régime théocratique, le culte et le peuple d'Israël, dont le temple de Jérusalem était le symbole ; il déclarait qu'il ne saurait avoir communion avec le péché, et que pour le suivre il fallait renoncer au mal.

Mais la mission du sauveur avait aussi un côté

doux, facile, sociable, aimable; elle se distinguait à cet égard du ministère de Jean-Baptiste; cet austère prédicateur de la repentance, vêtu de tissus grossiers, nourri d'aliments sauvages, qui fuyait dans la solitude du désert le contact d'une société corrompue. Tel ne devait pas être le ministère de Jésus, le prédicateur de la grâce. Un des traits distinctifs de ce ministère de la grâce devait être la bonté, la douceur, la condescendance; et c'est ce caractère qui nous est représenté par le miracle de Cana. En s'associant à la joie innocente d'une fête de famille, en ne dédaignant pas même d'augmenter cette joie par l'exercice de sa puissance divine, Jésus témoignait qu'il a un cœur fait à l'image du nôtre, qu'il s'abaisse à notre niveau, qu'il veut partager toutes nos émotions, sympathiser à nos joies comme à nos peines, qu'il ne condamne pas la jouissance paisible des biens de la vie, et qu'autant il a en horreur le péché, autant il est éloigné de ces austérités forcées, de ces abstinences de commande, qu'on a représentées quelquefois comme inhérentes à l'évangile.

Ainsi la sainteté de Jésus n'a rien de farouche, comme sa bonté n'a rien qui sente le relâchement: c'est ce que prouve le rapprochement significatif de ces deux scènes de caractères si différents, qui marquèrent les premiers pas de la carrière du messie.

Le miracle de Cana qui fut, chose bien digne d'attention, le premier de tous ceux qu'accomplit le sau-

veur, sert encore à différencier l'économie de l'évangile de celle de la loi, la nouvelle alliance de l'ancienne. Moïse, le représentant de la loi, avait marqué l'entrée de son ministère en changeant dans la terre d'esclavage l'eau en sang : image du caractère inflexible de cette loi de mort, promulguée au bruit des foudres de Sinaï, et qui ne peut que nous condamner devant Dieu. Jésus, le messager de la bonne nouvelle, ouvre son ministère en changeant dans une salle de festin l'eau en vin, ce « sang de la grappe, » comme l'appelle l'Écriture, ce breuvage vivifiant et salutaire « qui réjouit le cœur de l'homme : » image du caractère paisible et bienfaisant de l'évangile de grâce. Bénissons Dieu de nous avoir placés, non sous les auspices redoutables du miracle de Moïse, sous la dispensation du sang et de la mort, mais sous la bienfaisante influence du miracle de Cana, sous cette dispensation de la grâce que l'Écriture associe souvent à l'image d'un vin nouveau et généreux <sup>1</sup>.

« Trois jours après il se fit des noces à Cana de Galilée; et la mère de Jésus y était. » La bourgade de Cana se trouvait à deux lieues au nord de Nazareth; ce fut dans ce même endroit que le sauveur, à son retour de la Judée et de la Samarie, guérit le fils d'un employé royal qui demeurait à Capernaüm. Sur

<sup>1</sup> Zach., IX, 45, 47. Luc, V, 37. Matth., XXVI, 29.

l'emplacement de l'ancienne Cana s'élève aujourd'hui un village nommé Keferkenna, qui compte trois cents habitants, et qui est entouré de vergers et d'oliviers; il possède une source abondante, où fut probablement puisée l'eau que Jésus changea en vin. Depuis lors tous ceux qui prirent part à cette fête ont disparu de la terre des vivants, bien des générations leur ont succédé dans le même lieu et ont disparu après eux; mais la source qui fut témoin de leur joie a continué de couler, toujours également abondante et pure : image de cette grâce divine qui ne tarit jamais, qui survit à toutes les agitations, à toutes les joies, à toutes les douleurs, à tous les péchés des générations humaines, et qui nous offre aujourd'hui encore tous ses trésors, comme aux jours de Cana. — Marie, la mère de Jésus, faisait partie de la noce : cette circonstance fait naturellement supposer qu'elle était parente d'un des deux époux; comme il n'est fait aucune mention de Joseph ni dans cette occasion, ni plus tard, nous pouvons en conclure probablement qu'il était mort avant que Jésus entrât dans son ministère.

« Et Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples. »

Jésus, en acceptant une pareille invitation, honorerait publiquement le mariage; il témoigne ici clairement que ceux qui ont voulu attacher à l'état de célibat un mérite particulier, une perfection plus grande, n'ont pas puisé leurs principes dans l'évangile, ni

dans l'exemple du sauveur. « Le mariage est honorable *parmi tous*, et le lit sans souillure : » telle est la maxime de l'évangile; et quand les hommes ont voulu à cet égard aller au-delà de ce qui est écrit, quand ils ont prétendu être plus sages que Dieu et plus vertueux que sa loi même, les conséquences les plus funestes n'ont pas tardé à justifier la sagesse de l'institution divine; pour avoir voulu s'élever à une perfection chimérique, on est retombé au-dessous du niveau de la moralité la plus vulgaire.

La présence de Jésus aux noces de Cana nous apprend également, comme je l'ai déjà fait observer, que l'évangile n'est pas ennemi des jouissances innocentes de la vie, et en particulier des joies paisibles de la famille. Le chrétien fuira sans doute les plaisirs du monde, ces divertissements bruyants et profanes qui font oublier Dieu : mais, à l'exemple de son divin maître, il ne refusera pas de s'associer dans l'occasion à ces douces fêtes de famille, où tout se passe en présence du Seigneur, et sur lesquelles sa bénédiction peut être implorée. L'évangile n'est point une religion triste et farouche, qui veuille comprimer aucun des penchants légitimes de notre nature : tout ce qu'il y a de bon, de doux, d'heureux, d'aimable dans les penchants de la nature humaine, tout cela est du domaine de l'évangile, tout cela il le permet, bien plus il le favorise, et tend à le développer. « Que toutes les choses qui sont véritables, toutes les choses

qui sont honnêtes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, toutes les choses qui sont de bonne réputation, où il y a quelque vertu et qui sont dignes de louange : que toutes ces choses occupent vos pensées <sup>1</sup>. » L'évangile est toujours cette religion heureuse, amie des vrais plaisirs, qui seule nous fait apprécier les biens de la vie, et qui inspirait à un sage de l'ancienne alliance ces riantes images, prises des mœurs orientales, pour dépeindre le bonheur temporel du juste : « Va, mange ton pain avec joie et bois galement ton vin, puisque Dieu a déjà tes œuvres pour agréables. Que tes vêtements soient blancs en tout temps, et que le parfum ne manque point sur ta tête. Vis dans la joie tous les jours de la vie de ta vanité avec la femme que tu as aimée, et qui t'a été donnée sous le soleil pour tous les jours de ta vanité; car c'est là ta portion dans cette vie, et ce qui te revient de ton travail que tu fais sous le soleil <sup>2</sup>. » Jésus lui-même, dans sa vie si active, si troublée, si angoissée à certains égards, a trouvé place pour les affections douces et aimables. Il en a trouvé pour l'amitié, puisqu'il « aimait Marthe et sa sœur et Lazare, » et qu'il allait souvent s'asseoir à leur table en véritable ami de la maison. Il en a trouvé pour l'amour des petits enfants, puisqu'il les appelle à lui, en reprenant ceux qui veulent les retenir, et qu'il les presse

<sup>1</sup> Philip., IV, 8. — <sup>2</sup> Ecclés., IX, 8, 9.

entre ses bras <sup>1</sup> ; il en a trouvé pour toutes les affections de famille, puisqu'il ne dédaigne pas d'occuper sa place au festin d'une noce chrétienne, et d'en augmenter même la joie.

Je dis une noce *chrétienne*, et ce point est important à relever. On a voulu quelquefois abuser de la présence du Seigneur aux noces de Cana, et l'on a prétendu en conclure que le chrétien peut prendre part aux divertissements frivoles des gens du monde. Mais c'est une manière de raisonner bien fausse de dire : Jésus a pris part aux noces de Cana, donc il est permis à l'enfant de Dieu de s'associer aux fêtes mondaines; il faut dire : Jésus a pris part aux noces de Cana, donc ce n'était pas là une fête mondaine. La seule invitation de Jésus à ces noces prouve qu'il s'agit ici d'une famille pieuse; la seule présence de Jésus à ce festin nous est un sûr garant que tout s'y passa suivant les règles de la tempérance, de la décence et de la crainte de Dieu. Jésus apporte à cette fête les préoccupations élevées et saintes qu'il avait constamment en vue; là même, dans la salle du festin, il poursuit son œuvre divine, et le résultat de sa présence à ces noces fut de manifester la gloire de Dieu, d'avancer son règne, et de sauver des âmes. Ne craignons pas de prendre part aux fêtes où peuvent trouver place de telles pensées; mais fuyons celles d'où nous serions obligés de

<sup>1</sup> « Les ayant embrassés. » Marc, X, 46.

les bannir. A l'exemple des époux de Cana, sachons associer nous aussi le Seigneur Jésus à nos fêtes de famille ; qu'il soit invité à nos festins, qu'il vienne s'asseoir à notre table, et que toutes nos joies soient sanctifiées par le sentiment de sa présence. Rejetons loin de nous comme des péchés toutes les joies, tous les plaisirs dans lesquels nous ne pourrions pas faire intervenir Jésus, que nous ne pourrions pas goûter sous son regard, et sur lesquels nous ne pourrions pas appeler sa bénédiction. C'est une chose infiniment précieuse que de mêler ainsi le Seigneur à tous les détails de notre existence. Notre grand malheur, comme aussi notre grand péché, consiste à faire deux parts dans notre vie, l'une pour nos intérêts et nos plaisirs, l'autre pour le Seigneur et son service. Il faut que nous apprenions à réunir ces deux ordres de pensées, à les associer étroitement, à les confondre tellement que nos travaux et nos plaisirs même deviennent une partie intégrante du culte que nous rendons à Dieu. C'est alors seulement que nous serons en paix, parce qu'alors seulement nous serons dans l'ordre, et dans la voie de la volonté divine.

« Or le vin ayant manqué, la mère de Jésus lui dit : ils n'ont point de vin. » Cette circonstance que le vin manque paraît indiquer que la scène se passait chez une famille peu fortunée, qui en invitant le sauveur et ses disciples avait moins consulté ses ressources que son affection et sa bonne volonté. C'est

souvent chez les gens de fortune médiocre, ou même chez les pauvres, qu'on voit le plus d'empressement à exercer l'hospitalité. « La mère de Jésus lui dit : ils n'ont plus de vin. » La suite montre évidemment qu'il y avait dans ces paroles une sollicitation tacite, adressée au sauveur, de faire un miracle pour fournir aux convives le vin qui leur manquait. Bien qu'il n'eût encore opéré lui-même aucun miracle, ceux qui avaient présidé à sa conception et à sa naissance avaient conduit naturellement sa mère à attendre de lui des choses surnaturelles, alors qu'il venait d'entrer dans son ministère. Le but principal de Marie était sans doute de faire cesser l'embarras des hôtes, qui étaient ses amis; mais probablement il se mêlait à cette intention, bonne en elle-même, un désir secret de voir son fils acquérir de la gloire aux yeux des hommes en exerçant son pouvoir miraculeux. D'ailleurs le fils de Dieu savait bien ce qu'il avait à faire; et si un miracle devait avoir lieu, il n'était pas nécessaire de lui en signaler l'utilité, comme il n'était pas convenable de lui en fixer le moment. Aussi Jésus, tout en entrant jusqu'à un certain point dans les vues de sa mère, tout en faisant plus tard ce qu'elle demandait, relève-t-il par une légère réprimande ce qu'il y avait de répréhensible dans ses paroles, ou plutôt dans sa pensée, dans cette impatience charnelle qui aurait voulu hâter, par un motif tout humain, les voies du Seigneur.

« Mais Jésus lui dit : femme ! qu'y a-t-il entre moi et toi ? mon heure n'est pas encore venue. » Il ne faudrait pas croire que cette expression employée par Jésus en s'adressant à sa mère, « femme, » eût rien qui emportât, d'après les usages de la langue, un manque de respect ou d'affection. En effet c'est de la même manière que Jésus, au moment d'expirer sur la croix, s'adresse à Marie pour la recommander au disciple qu'il aimait : « femme, voilà ton fils ! » Toutefois il est impossible de ne pas voir une répréhension dans les paroles qui suivent : « qu'y a-t-il entre moi et toi ? » C'est-à-dire : « il n'y a rien de commun entre nos vues, nos préoccupations sont entièrement différentes, tu ne me comprends pas ; tu ne penses qu'à la terre, et en me demandant un miracle tu n'as que des vues humaines : tandis que moi, occupé sans cesse des affaires de mon père et la pensée toujours tournée vers le ciel, je ne cherche que la gloire de Dieu et le salut des âmes. » Bien que Jésus eût donné pendant toute sa jeunesse l'exemple de la soumission des enfants aux parents, dès qu'il est entré dans son ministère de messie il devient le seigneur même de sa mère, et celle-ci n'a plus qu'à travailler à son salut comme tout autre fidèle, par la foi en Christ et l'obéissance envers lui. Marie était une pauvre pécheresse comme nous, et elle n'a pas été sauvée d'une autre manière que nous pouvons l'être nous-mêmes. Précisément parce qu'elle se sentait dans un rapport

terrestre si immédiat avec le Christ, il pouvait lui être difficile de reconnaître cette haute autorité à laquelle elle est sujette comme tous les fidèles : de là ce sérieux avertissement. D'ailleurs Jésus a toujours commandé à ses disciples de subordonner à leur vocation spirituelle leurs liens terrestres, même les plus forts et les plus intimes : « celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. »

J'ai vu quelque part citer ce récit pour appuyer la doctrine de l'intercession de Marie auprès du Seigneur. En vérité, pour faire un pareil usage de la parole de Dieu, il faut avoir ou bien de l'audace, ou bien de la simplicité. Ne dirait-on pas que le Saint-Esprit dans ce passage a voulu précisément nous mettre en garde contre le culte idolâtre dont la vierge Marie devait plus tard être l'objet ? Plus d'une fois les hommes ont demandé au sauveur d'opérer des miracles : mais jamais, si ce n'est lorsqu'il s'agissait des pharisiens hypocrites, il n'accueillit ces demandes avec cette espèce de sévérité qu'il montre ici à l'égard de sa mère. Pourquoi cette exception étrange ? pourquoi semble-t-il refuser précisément à sa mère ce qu'il a depuis accordé tant de fois à d'autres ? Quoi ! Jésus abaissé, humilié, Jésus sous la forme d'un serviteur ne veut pas même accepter un conseil de sa mère dans l'exercice de son ministère : et aujourd'hui qu'il est assis sur le trône de sa gloire, on pré-

tend accorder à Marie le droit, je ne dis pas de le solliciter humblement, mais de le diriger et de lui commander ! Cette prétention impie autant qu'elle est insensée, la parole de Dieu a voulu d'avance la condamner dans le récit des noces de Cana. Je ne dis rien de ce qu'il y a d'extravagant à supposer qu'une créature puisse entendre les prières qui lui sont adressées à la fois dans tous les lieux du monde, ce qui revient à lui attribuer la toute-puissance. Quel étrange aveuglement ! et de quel épais bandeau ne faut-il pas que les yeux des hommes soient couverts par la main de l'ennemi des âmes, pour qu'ils reçoivent comme divine, pour qu'ils ne repoussent pas avec effroi une église qui renverse d'une manière aussi audacieuse les enseignements de la parole de Dieu !

« Mon heure n'est pas encore venue, » ajoute le sauveur ; c'est-à-dire : « ce n'est pas encore le moment de manifester ma gloire en opérant le miracle que tu demandes. » Jésus ne refuse pas à sa mère de faire un miracle, comme la suite le montre clairement : seulement il se réserve le choix du moment, et il rappelle à Marie que le but qu'il se propose est tout spirituel ; aussi ses paroles ne font qu'augmenter le respect de sa mère ; la répréhension a rempli son but ; Marie n'en est que plus ferme dans sa confiance et elle attend toujours un miracle, mais sa foi est purifiée de ses vues humaines et de son impatience terrestre ; elle ne prétend plus diriger le fils de Dieu ,

mais se laisse au contraire diriger par lui : « sa mère dit à ceux qui servaient : faites tout ce qu'il vous dira. » Christ différait le moment de manifester sa puissance, peut-être afin de rendre le miracle plus sensible, parce qu'on devait s'apercevoir toujours plus du manque de vin.

« Or il y avait là six vaisseaux de pierre, placés selon l'usage de la purification des Juifs, et qui tenaient chacun deux ou trois mesures. » Ces vases servaient aux ablutions que les Juifs pratiquaient rigoureusement avant et après le repas. Saint Marc nous apprend en effet qu'ils ne mangeaient point sans se laver les mains et les bras jusqu'au coude, et qu'ils plongeaient aussi dans l'eau les ustensiles qui servaient à leurs festins. La mesure dont il est ici parlé est l'amphore des Romains, ou le bath des Hébreux; elle comportait soixante-douze litres. Le nombre et la capacité des vases servant aux ablutions indiquent que la société était nombreuse, et qu'une quantité d'eau très-considérable fut changée en vin.

« Jésus leur dit : remplissez d'eau ces vaisseaux; et ils les remplirent jusqu'au haut. » C'est au moment même où les serviteurs puisaient l'eau sur la parole de Jésus-Christ, sans comprendre le but de cet ordre, que le miracle s'accomplissait; de même que dans une autre occasion les pains se multipliaient entre les mains des disciples, à mesure qu'ils les distribuaient sur l'ordre de leur maître : ainsi toujours

la grâce de Dieu et l'obéissance de l'homme marchent de front, et de leur développement simultané résulte la sainte harmonie de la vie chrétienne. Quand Dieu parle, soit qu'il enseigne, soit qu'il ordonne, ne prétendons pas juger sa parole; acceptons-la seulement de confiance, croyons ce qu'elle déclare, pratiquons ce qu'elle commande, et bientôt nous verrons s'accomplir à notre égard les miracles de la grâce divine. « Si quelqu'un veut faire ma volonté, » dit le sauveur, « il connaîtra si ma doctrine est de Dieu. »

« Et il leur dit : puisiez-en maintenant et portez-en au chef de la table; et ils lui en portèrent. Quand le chef de la table eut goûté l'eau qui avait été changée en vin (or il ne savait pas d'où cela venait, mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient bien), il s'adressa à l'époux et lui dit : tout homme sert d'abord le bon vin, et ensuite le moindre, après qu'on a beaucoup bu; mais toi tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant. »

Toutes les circonstances se réunissent pour rendre le miracle plus visible et plus frappant. Le fait se passe à la vue de tous les convives; ces grands vases qui ne servaient à contenir que de l'eau, furent remplis avec d'autres vases; ils furent remplis tous les six, ils le furent complètement; ce furent les serviteurs qui les remplirent, non les disciples; ce fut le chef de la table qui goûta le premier de ce vin nouveau, et qui déclara ignorer d'où il venait, tout en

assurant qu'il était très-bon : il était impossible de méconnaître ici un miracle, et tous en effet rendirent hommage à la puissance divine qui l'avait opéré. Le chef de la table, ou, comme d'autres traduisent, le maître d'hôtel, était sans doute quelqu'un qui était choisi dans les occasions semblables pour être l'ordonnateur du festin, et pour veiller à la distribution régulière des aliments et des boissons.

On est tenté de s'étonner au premier abord que Jésus ait employé sa puissance divine à opérer un miracle de cette nature, qui n'avait pas un caractère de charité ni de nécessité, et dont le résultat pouvait être facilement tourné en abus. Mais il faut remarquer que le but principal de Christ étant de manifester sa puissance et de prouver sa mission divine, ce but était pleinement atteint, quel que fût d'ailleurs l'objet du miracle. Christ se montre ici comme celui qui possède la puissance créatrice, le maître absolu des éléments, celui qui les combine et les transforme à son gré, qui n'a pour cela qu'une parole à dire, ou qu'une intention à concevoir. D'ailleurs il ne faut pas oublier que si l'abondance du vin est trop souvent pour les hommes une occasion de péché, c'est uniquement par leur faute qu'il en arrive ainsi ; en elle-même cette abondance est un bienfait de Dieu, et si les hommes en usaient selon ses vues, elle deviendrait pour eux un moyen de bénédiction au lieu d'être une source de mal et de ruine. L'Écriture dans plusieurs endroits

fait l'éloge du vin et nous le présente comme un don précieux du créateur, destiné à augmenter le bonheur de l'homme <sup>1</sup>. Il en est de même de tous les dons de Dieu, de toutes les jouissances de la vie. Toutes ces choses sont en elles-mêmes des bénédictions, et elles ne deviennent une occasion de mal que par la faute de l'homme. Dans cette circonstance particulière, cette provision considérable d'un vin excellent était comme une riche indemnité que le sauveur donnait à ses hôtes, pour les récompenser de l'accueil libéral qu'il avait reçu chez eux, lui et ses disciples. C'est ainsi que le Seigneur a des moyens qui lui sont propres pour revaloir à ses amis les sacrifices qu'ils font pour lui. Ne craignons pas de dépenser pour le service du Seigneur, pour l'avancement de son règne, pour le soulagement de ses enfants : celui qui aux noces de Cana paya d'un si riche présent l'hospitalité qu'il avait reçue, saura bien nous enrichir aussi par nos libéralités mêmes, si elles sont faites en vue de lui. « Jette ton pain sur la surface des eaux, » nous dit l'Écriture, « car avec le temps tu le retrouveras. »

N'oublions pas non plus que celui qui aux noces de Cana créa le vin dans des vases de pierre est le même qui le crée chaque année dans les ceps de la vigne. Nous nous étonnons du fait arrivé à Cana parce qu'il n'a eu lieu qu'une fois; et pourtant n'est-il pas tout

<sup>1</sup> Juges, IX, 43. Ps. CIV, 45. Prov., XXXI, 6, 7.

aussi merveilleux de voir l'eau qui tombe des nuées se transformer en vin dans les ceps ? A voir pendant l'hiver ce bois de la vigne qui semble une branche morte, et tous ces arbres aux rameaux desséchés, qui pourrait croire, si l'expérience ne nous avait instruits à cet égard, que tout cela va bientôt revivre et reverdir ? Dieu commande, et le soleil réchauffe la terre, l'eau du ciel la trempe et la féconde, les racines des arbres vont y chercher, avec leurs mille filets imperceptibles, des sucS vivifiants, la sève circule, comme le sang dans les veines, à travers ces rameaux sans vie, et bientôt, jaillissant au-dehors, elle les pare d'une éclatante verdure, de fleurs parfumées et de fruits savoureux. Faudra-t-il nous blaser sur ces merveilles de la puissance et de la bonté divines parce qu'elles se renouvellent sans cesse ; et l'abondance même du bienfait nous rendra-t-elle ingrats envers le bienfaiteur !

Quand l'ordonnateur du festin eut goûté cette nouvelle provision de vin, il le trouva si supérieur à celui qu'on avait bu jusqu'alors, qu'il témoigna son étonnement à l'époux de ce qu'on avait agi d'une manière contraire à l'usage établi ; car il était d'usage de donner aux convives d'abord le meilleur vin, jusqu'à ce qu'ils eussent bu suffisamment ; on gardait le moins bon pour la fin, alors qu'on buvait moins pour satisfaire un besoin réel que pour contenter la sensualité. Cet usage était par le fait bien plus rationnel et plus

sage que l'usage contraire, qui est suivi de nos jours; il devait naturellement porter les convives à ne pas boire au-delà du besoin : tandis que l'usage moderne, qui réserve le meilleur vin pour la fin, semble calculé précisément pour engager à boire outre mesure.

Ce vin créé miraculeusement par le sauveur était meilleur que celui qu'on avait bu jusqu'alors, meilleur peut-être que tous les vins qu'on a jamais goûtés sur la terre. Ce que le Seigneur donne à ses disciples par les dispensations spéciales de sa grâce est toujours ce qu'il y a de meilleur; s'il les fait passer par des privations et des épreuves, il a pour eux d'abondantes compensations; ses voies ne diffèrent pas seulement de celles des hommes, mais elles sont infiniment supérieures. « Mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies, dit l'Éternel. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées par-dessus vos voies, et mes pensées par-dessus vos pensées. »

L'observation naïve du chef de la table cache encore un autre enseignement. Ce qui se passa dans cette occasion aux noces de Cana est une image frappante de ce qui arrive dans le royaume des cieux. Ceux qui donnent leur cœur au monde, qui prennent place à son festin, boivent d'abord leur meilleur vin; ils commencent par le plaisir et par la joie; leur vie terrestre a l'apparence du bonheur; ils mangent et

boivent et jouissent de la vie sans s'inquiéter des réalités sérieuses et éternelles : mais déjà pendant ce banquet de la vie ce vin, qui semblait d'abord excellent, commence à leur devenir insipide, leurs joies s'affadissent de plus en plus, leurs plaisirs passent graduellement de la volupté à la fatigue, de la fatigue à l'ennui, de l'ennui au dégoût ; cette vie commencée dans la joie s'achève dans la tristesse, et s'éteint enfin dans une mort qui les transporte au séjour de la misère éternelle. C'est précisément le contraire qui arrive pour ceux qui sont admis à la table du Seigneur, « au festin des noces de l'agneau. » Leur bon vin ne vient pas le premier, ils ne goûtent pas tout d'abord leurs meilleures joies. Sans doute les consolations ne leur manquent pas au milieu des épreuves de la vie, mais c'est pourtant une vie d'épreuves qu'ils ont à passer ici-bas ; ce n'est pas ici pour eux le lieu du repos ; il leur faut lutter contre le péché, et le monde, et leur propre cœur ; il leur faut souffrir les afflictions que le père céleste dispense à tous ses enfants, et dont il les marque comme d'un sceau de leur adoption ; mais au milieu même de ces épreuves naît et se développe de jour en jour dans leur cœur une joie divine, une félicité céleste et ineffable ; ils se rapprochent de plus en plus de ce Dieu de sainteté dont la face est « un rassasiement de joie ; » et quand enfin la mort, qui pour eux n'a plus d'aiguillon ni de terreurs, vient briser leurs chaînes, elle les transporte

à cette table du ciel où, assis avec Abraham, Isaac, Jacob, tous les fidèles de tous les temps et Jésus-Christ lui-même, ils boivent le « vin nouveau dans le royaume de leur Père. »

« Jésus fit ce premier miracle à Cana de Galilée, et il manifesta sa gloire : et ses disciples crurent en lui. » Il manifesta sa gloire : cette expression est d'une grande portée : elle n'est jamais employée en parlant des miracles opérés par les prophètes ou les apôtres, simples instruments par lesquels Dieu manifestait la puissance et la gloire qui n'appartiennent qu'à lui seul ; mais Jésus opérait ses miracles par sa propre puissance, en son propre nom ; il révélait sa propre gloire, comme étant « le fils unique du père, plein de grâce et de vérité. » Le résultat des miracles du sauveur, quand nous en lisons le récit dans l'évangile, doit être le même pour nous que pour ceux qui en furent les témoins : nous manifester la gloire souveraine et la puissance divine du Fils de l'homme. Si notre foi était ce qu'elle devrait être, si l'évangile était vraiment pour nous la parole de Dieu et par conséquent la vérité même, en lisant le récit d'un miracle nous serions saisis de respect et d'admiration pour la gloire de Jésus, et nous tomberions à ses pieds en lui disant comme Thomas : « mon Seigneur et mon Dieu ! »

« Et ses disciples crurent en lui. » Les disciples du sauveur avaient déjà cru en lui dans une certaine

mesure puisqu'ils l'avaient suivi; mais cette foi était encore dans l'enfance, elle avait besoin d'accroissement; et le miracle dont ils furent témoins fut un moyen dont Dieu se servit pour l'augmenter.

C'est ainsi que nous sommes tous appelés à marcher « de foi en foi. » Il faut que chaque mesure de foi qui nous est accordée nous serve comme d'échelon pour nous élever à une foi plus ferme et plus claire. Que ceux donc qui n'ont encore qu'une petite foi ne se découragent point, mais qu'ils soient assurés que le Seigneur, qui a mis dans leur cœur ce commencement de foi, la développera et la fortifiera de jour en jour. Et que nul ne pense être parvenu à une foi parfaite : qu'il se rappelle qu'aussi longtemps que nous sommes dans cette vie d'épreuves, nous sommes appelés à croître de plus en plus dans la foi. Plus nous étudions l'évangile, à mesure que nous contempions de plus près la personne du sauveur, nous découvrons en lui chaque jour de nouveaux trésors de gloire, de puissance, de bonté, de sainteté, de beauté morale, qui viennent nourrir et fortifier notre foi; il nous apparaît chaque jour sous un aspect nouveau qui devient l'objet d'une foi nouvelle; en sorte que nous sommes appelés continuellement à « croire en lui » tout de nouveau, comme si nous apprenions à le connaître pour la première fois.

Souvent, dans les commencements de la vie chrétienne, la foi tient beaucoup de l'imagination, elle est

mêlée de vues humaines, elle n'a pas encore des racines profondes dans le cœur et dans la vie, et par là même elle est plus sujette à s'ébranler ou à se troubler. Mais peu à peu elle se dégage des éléments étrangers, elle s'épure, elle s'affermit, elle plonge dans notre âme par des racines toujours plus profondes, elle s'identifie toujours davantage avec notre vie morale, elle devient de jour en jour une réalité plus vivante, et le fidèle en vient enfin, surtout lorsqu'il approche du terme de sa course, à converser avec le sauveur comme avec un ami présent, à vivre avec les réalités invisibles comme avec des objets habituels et familiers. C'est alors que la foi devient véritablement, selon la parole de l'apôtre, « une vive représentation des choses qu'on espère, et une démonstration de celles qu'on ne voit point. » Tel était le degré qu'avait atteint la foi de Félix Neff, alors que sur son lit de mort il s'écriait, dans son langage pittoresque et saisissant : « l'évangile est » vrai, vrai, vrai ! j'ai gratté avec les ongles jusqu'à » ce que j'aie enlevé tout le sable, tout le mortier » jusqu'à la pierre vive ; mais la pierre est restée !... » Puissions-nous, mes bien-aimés frères, arriver nous aussi à une telle foi ! puissions-nous, comme Félix Neff, dépouiller de plus en plus notre foi de tous les éléments humains, de tout ce qui tient à l'imagination, et arriver comme lui à nous appuyer avec une assurance inébranlable, en présence de la mort,

sur ce rocher des siècles que nul orage ne peut renverser !

Aujourd'hui plus que jamais nous avons besoin de posséder une foi solide ; car nous vivons à une époque d'ébranlement universel. L'agitation politique et sociale dont nous sommes les témoins tient à un autre ébranlement bien plus profond, celui des principes et des croyances ; et celui-là s'est propagé jusque dans l'église de Jésus-Christ. Il souffle aujourd'hui sur l'église je ne sais quel vent d'incrédulité, ou tout au moins d'affaiblissement de la foi. Plus d'un chrétien de nos jours a vu sa foi s'affaiblir ; plus d'un docteur en Israël a « fait naufrage quant à la foi. » Parmi les doctrines révélées il en est qu'on laisse volontairement à l'écart, comme répugnant trop fortement à notre sens naturel, comme exigeant, pour être admises et pour être prêchées, une trop grande mesure de foi. L'inspiration de la parole écrite, cette arche sainte qui est notre seul refuge contre les flots débordés du doute et de l'incrédulité, cette autorité seule infaillible et seule immuable, laquelle une fois ébranlée il ne nous reste plus rien, et toutes nos espérances tombent l'une après l'autre abimées dans une immense ruine, — cette inspiration est en butte à des attaques systématiques, je ne dis pas seulement de la part des ennemis du Seigneur, mais hélas ! faut-il le dire ? de la part de ceux-là même qui se réclament de son nom, et qui à certains égards mon-

trent le plus de zèle et de vie. Tels hommes qui étaient réputés naguère parmi les colonnes de l'église en ébranlent aujourd'hui les bases, soit par leur parole, soit par leur silence, et l'on pourrait dire d'eux, à l'inverse de ce qu'on disait de saint Paul : « ils détruisent aujourd'hui la foi que jadis ils prêchaient. » Heureux qui saura garder sa foi pure de toute atteinte au milieu de cet ébranlement universel ! Plusieurs déjà ont perdu leur foi dans cette lutte ardente ; plusieurs peut-être, il faut nous y attendre, succomberont encore. Mais ceux qui sauront conserver leur espérance éternelle à travers cet orage qui emporte les croyances, en même temps que les institutions et les trônes, ceux-là en sortiront avec une foi retrempee, rajeunie, épurée au creuset de l'épreuve, plus ferme et plus éclatante que jamais. Mes bien aimés frères, il faut qu'une telle foi devienne la nôtre. Il faut, quoi que les hommes autour de nous puissent faire, ou dire, ou écrire, ou imaginer, quoi qu'il puisse arriver dans le monde ou dans l'église même de Jésus-Christ, il faut que personnellement fidèles, nous gardions inviolable dans notre cœur le dépôt de la parole divine, ne voulant rien savoir ni au-delà ni en deçà de « ce qui est écrit, » et nous unissant toujours plus étroitement, par une foi toujours plus vivante, à celui que cette parole nous annonce, à ce Jésus dont elle manifeste la gloire en nous racontant ses miracles. Amen.

Juin 1850.